



# Le Brésil se lit cru

Par sa littérature, le pays invité au Salon du livre affronte désormais les réalités les plus brutales

NICOLAS BOURCIER

Rio de Janeiro et Sao Paulo, correspondant

**L**es mots se chevauchent et se croisent sur une gigantesque toile blanche. Des cases et des lettres comme autant d'associations d'idées et de fantaisies créatrices jetées à la face des spectateurs. Lumière, fesse, multiracial. Brésiliens, corrompus, joie. Dieux, football, pauvre. De bas en haut, de la lumière vers l'ombre, de gauche à droite et inversement, la pièce *Puzzle (d)* se joue du Brésil et de ses clichés comme pour mieux se les approprier, avec un féroce appétit.

Voici peut-être une porte d'entrée vers la jeune et foisonnante littérature brésilienne. Peut-être est-ce ici, dans ce théâtre de la folle mégapole pauliste, épice intellectuel autant critiqué qu'adulé, que le pays s'essaie à montrer la voie.

« J'ai voulu faire une œuvre sur la littérature mais aussi un cabaret ouvert sur le Brésil d'aujourd'hui, tant le pays est complexe, balancé en permanence entre la douceur et la dureté, entre le physique et l'émotion », explique son metteur en scène, Felipe Hirsch. A 42 ans, lunettes, chemise et barbe

noires, très noires, il est considéré comme un des dramaturges les plus prometteurs du pays. C'est lui qui fut convié à présenter sa pièce au Salon du livre de Francfort en 2013, l'année où le Brésil était l'invité d'honneur. Là qu'il proposa la première des quatre parties de ce *Puzzle*, qui a nécessité six ans de travail et utilise, tel un dogme, les mots comme point de départ.

*Puzzle (d)*, le dernier volet, s'inscrit dans cette veine. Il clôt un cycle à quelques jours du Salon du livre de Paris, où le Brésil est de nouveau l'invité d'honneur. « C'est une recherche

crûment et concrètement une réalité de plus en plus compliquée. »

Nous y sommes. L'incroyable palette créative des quarante-huit écrivains conviés à Paris traduit au plus juste ce nouveau paradigme. « Oui, la page est tournée, l'auteur veut parler de ce qu'il vit, de ce qu'il voit », dit la romancière Guiomar de Grammont, professeure de philosophie et vivifiante commissaire brésilienne du Salon. Elle ajoute : « La ville, ses contrastes, sa mélancolie aussi : c'est une de nos qualités que de montrer ou de révéler ces angoisses qui font partie du monde contemporain. »

Ces angoisses ne sont certes pas nouvelles. On les retrouve déjà chez nombre d'auteurs fondateurs de la littérature brésilienne. Chez Joaquim Maria Machado de Assis

**« La ville, ses contrastes, sa mélancolie : c'est une de nos qualités que de montrer ou de révéler ces angoisses »**

Guiomar de Grammont  
romancière, commissaire brésilienne du Salon

sur la solitude de notre langue portugaise, sur l'isolement de notre pays et le solipsisme de ses poètes. Oui, au moment où l'on parle le plus de lui, de sa littérature, de sa production artistique, le Brésil, avec toutes ses contradictions, se cherche et renvoie à une production littéraire multiforme, urbaine, moins régionale, plus individualiste aussi, fascinée ou traumatisée encore par ses violences et ses inégalités sociales. Le pays a définitivement abandonné le réalisme magique pour affronter

(1839-1908) par exemple, cet autodidacte de génie, père de l'Académie brésilienne des lettres, dont Métaillé republie une grande partie de l'œuvre en poche. Ou plus tard chez Clarice Lispector (1920-1977), qui articule si bien angoisse et inconscient, et dont les éditions Des Femmes publient l'émouvante correspondance avec ses sœurs (*Mes chéries. Lettres à ses sœurs, 1940-1957*, 382 p., 18 €).



Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

*Favela à Rio.*  
LIANNE MILTON/PANOS-REA



... à la « une » Salon du livre de Paris 2015

# Rudes lettres brésiliennes

Massacres coloniaux, esclavage, dictature, violences sociales et économiques : les brutalités passées et présentes sont le terreau dont se nourrit une nouvelle génération d'écrivains

Aujourd'hui, les brèches sont largement ouvertes. Cette littérature qui fouille les replis et travers du quotidien s'est imposée et s'exprime dans tous les genres. De Chico Buarque à Marcelo Backes, d'Ana Paula Maia à Paulo Scott, les questions que se posent les écrivains se recourent : quel sens apporter à cette société de masse, ce monde d'apparence et de l'éphémère où les individus deviennent des marchandises ou des prédateurs ?

Dans *Neuf nuits*, de Bernardo Carvalho (Métaillé, 2005), le suicide d'un anthropologue nord-américain pousse l'auteur à mener une enquête, obsédante, qui révélera les contradictions et les désirs inassouvis d'un homme seul sur un territoire étranger. L'auteur pauliste, l'un des plus salués par la critique (*lire page 3 la critique de Reproduction*), aime à tisser les fils, coller aux basques du passé pour mieux ferrer le présent. Sans mythologie ni allégorie.

« *Quand vous viendrez chercher ce que le passé a enfoui, écrit-il, sachez que vous serez aux portes d'une terre où la mémoire ne peut être exhumée car le secret, qui est le seul bien qu'on emporte dans la tombe, est aussi le seul héritage qu'on laisse à ceux qui restent et qui, comme vous et moi, sont en quête de sens, ne serait-ce que parce qu'ils flairent un mystère et qu'ils finissent par mourir de curiosité.* »

Daniel Galera ne dit pas autre chose. Ecrivain proluxe (*lire la critique de La Barbe ensanglantée page 3*), installé à Porto Alegre et présenté à 36 ans

comme un des plus doués de sa génération, il taille dans le vif de ses sujets avec une noirceur à couper le souffle. « *Je veux de la réalité, la vraie réalité, et s'il s'agit de rêves, ils doivent être d'une réalité psychologique. Pas de magie, pas d'abracadabra. Gabriel Garcia Marquez ? Je le déteste* », a-t-il lâché un jour à un journaliste allemand de l'hebdomadaire *Die Zeit*, avant d'ajouter : « *La littérature brésilienne est de bout en bout une littérature urbaine. Même le tropicalisme a été un produit de la ville, une nostalgie artificielle d'exotisme.* »

Désormais, le Brésil se lit donc cru. Et s'alimente de rationalisme urbain. « *Nous sommes concrétistes !* », s'époumone l'un des acteurs de la pièce *Puzzle*. Référence directe au mouvement « anthropophage », ce courant précurseur des années 1920 déjà opposé à « *toutes les catéchèses* », et impulsé par Oswald de Andrade (1890-1954), écrivain provocateur lié au modernisme brésilien.

La voix singulière de Daniel Galera éclaire d'une lumière tranchante les zones d'ombre des histoires familiales et personnelles. Un exercice de mise en abyme, encore et toujours, de secrets inavouables. Avec la violence pour corollaire. Deux composantes qui semblent irriguer la société brésilienne depuis la nuit des temps.

« *Le pays a toujours eu tendance à effacer son passé et à rêver du futur* », explique le dramaturge Bosco Brasil, également invité à Paris (*Descente, Les Solitaires intempestifs*, 2005). Massacres coloniaux, esclavage, dictature, violences sociales et économiques : « *Oui, ces*



*auteurs d'aujourd'hui fouillent le présent avec un réalisme nouveau, fait d'aller-retour entre les époques, même à mots couverts, comme pour enfin mettre le doigt sur ces pages les plus sombres de notre histoire. »*

Avec Paulo Lins (*La Cité de Dieu*, Gallimard, 2003), Luiz Ruffato (*lire page 4 la critique d'A* Lisbonne, j'ai pensé à toi), Ferréz (*Manuel pratique de la haine*, Anacaona, 2009) et même le très jeune Raphael Montes, 24 ans (*Jours parfaits*, Deux Terres, 272 p., 21,50 €.), le genre brésilien bouscule les repères. Ici, les phrases s'envolent. Les mots bourdonnent, grondent, cognent. On flingue sur du rap, on crève au rythme du funk. Les puzzles de cette nouvelle vague donnent à voir ces lieux et espaces urbains auparavant invisibles où le crime, la corruption, la politique se mêlent et s'installent au plus profond des existences.

Cette violence qui ne cesse pas, on comprend qu'elle pèse comme une enclume sur l'imaginaire des écrivains brésiliens. « *Son potentiel est toujours là, elle ne nous quitte pas* », souligne Sergio Rodrigues. Auteur du très remarqué *de Dribble* (*lire la critique page 4*), il rappelle la place centrale qu'occupait Rubem Fonseca, 89 ans, figure tutélaire des lettres brésiliennes irrévérencieuses et violentes. « *Son style, sa narration, son talent étaient si incroyables qu'il a fallu qu'il arrête d'écrire sur le sujet pour que nous nous autorisions à nous aventurer sur ces territoires qu'il a si longuement et admirablement défrichés* », dit Sergio Rodrigues.

Autres genres mais violence toujours : avec l'incroyable *Nos os* (Anacaona, 2014), Marcelino Freire nous plonge dans l'univers des jeunes travestis de

Sao Paulo qui donnent leur corps pour presque rien. Tandis que Marcelo Backes, avec *A casa Caiu* (Companhia das Letras, non traduit), s'attache aux expulsions des plus pauvres provoquées par le boom du marché immobilier à Rio.

« *L'écriture est devenue locale*, explique l'écrivain Godofredo de Oliveira Neto (*L'Enfant caché*, Envolume, 256 p., 19 €), professeur de littérature brésilienne et également présent au Salon du livre. *Il y a eu les grands passeurs comme Graciliano Ramos ou Jorge Amado, mais*

## **Ici, les mots bourdonnent, grondent, cognent. On flingue sur du rap, on crève au rythme du funk**

*aujourd'hui l'intellectuel ne joue plus le rôle de l'intermédiaire. Les auteurs ont pris leurs vies politiques et culturelles en main. Ils écrivent sur leur propre quartier, ils font même lire leurs œuvres dans leurs périphéries comme pour mieux signifier que la ville leur appartient aussi, qu'ils n'en sont pas exclus. »*

La littérature brésilienne pioche pour se nourrir avec délectation dans le quotidien du pays, dans les tribulations de ses habitants, riches ou pauvres, corrompus ou illuminés. Une jeune société pressée, prête à tout ou presque. Façon puzzle. ■

Nicolas Bourcier



## Rendez-vous au Salon du livre de Paris

### **Le Brésil, pays à l'honneur. Cracovie et Wroclaw, villes invitées.**

Du vendredi 20 au lundi 23 mars,  
porte de Versailles, boulevard Victor, Paris 15<sup>e</sup>.  
Entrée : de 6 € à 12 €.  
Entrée libre pour les moins de 18 ans.

### **Samedi 21 mars**

**14 heures-15 h 30** « Peur sur la ville » : le polar brésilien. Avec Edyr Augusto, Paulo Lins, Ingrid Astier et Dominique Manotti. Modération : François Angelier, collaborateur au « Monde des livres ».

**17 h 30-19 heures** « Dribble. Littérature et football ». Avec Carola Saavedra, Sergio Rodrigues, Cristovao Tezza et Jean-Paul Delfino. Modération : Hubert Artus.

**17 h 30-19 heures** « Devoir de mémoire ». Avec Nélida Piñon, Fernando Morais, Paloma Vidal, Michel Laub et Paula Jacques. Modération : Florence Noiville, journaliste au « Monde des livres ».

**18 heures-19 h 30** « Amazonie : voix et mythes indiens ». Avec Betty Mindlin, Almir Narayamoga Surui. Modération : Paulo Paranagua, journaliste au *Monde*.

**19 heures-20 heures** « Les lettres brésiliennes, un nouveau souffle littéraire ». Avec Paulo Lins, Ana Maria Machado, Nélida Piñon et Bernardo Carvalho. Modération : Gilles Lapouge.

### **Dimanche 22 mars**

**12 heures-13 heures** « Rythmes endiablés ». Une heure avec Paulo Lins en conversation avec Florence Noiville, journaliste au « Monde des livres ».

**15 heures-16 h 30** « Le cadavre dans la rue ». Marek Krajewski, Zygmunt Miloszewski et Hervé Le Corre.

**16 heures-17 heures** « La force d'un destin ». Une heure avec Nélida Piñon en conversation avec Josyane Savigneau, journaliste au *Monde*.

Renseignements et programme complet :  
**[www.salondulivreparis.com](http://www.salondulivreparis.com)**

### **« Le Brésil a toujours eu tendance à effacer son passé et à rêver du futur »**

Bosco Brasil  
dramaturge



Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

*Représentation de la pièce  
« Puzzle(d) », de Felipe Hirsch,  
à Sao Paulo, en mars 2015.*

LUDOVIC CAREME